

Principes généraux : définir la philosophie comme vie de l'intelligence.

1- *La philosophie est la vie de notre intelligence qui cherche les causes*

Tout homme désire naturellement savoir. Historiquement, la philosophie commence avec le désir de la science : pourquoi la mer est-elle salée ? Quels sont les éléments premiers de toutes choses ? Qu'est-ce qui donne à l'univers son mouvement ? Pourquoi les roses sentent-elles si bon ?

La science (en grec *episteme*) est d'abord une *connaissance par les causes*.

On ne parvient à comprendre et à savoir quelque chose dans tout sujet de recherches méthodiques où il y a des principes, des causes et des éléments, que du moment où on les connaît; car **on ne pense jamais connaître une chose que quand on en connaît les causes premières, les principes premiers, et jusqu'à ses éléments;**¹

Nous sommes scientifiques dès que nous cherchons une cause. On peut se contenter des causes les plus proches, mais on peut aussi s'efforcer d'aller chercher les causes les plus élevées, c'est-à-dire les causes premières.

Ainsi l'économiste va chercher les causes des échanges entre les hommes, et découvrira par exemple que c'est la nécessité de vivre, de se nourrir et de se sentir en sécurité qui pousse les hommes à se livrer aux échanges économiques. Mais on peut aller plus loin, et chercher dans la nature même de l'homme ce besoin d'échanger. L'homme échange parce qu'il est fondamentalement un être de relation, comme en témoigne par exemple le fait que, seul, il élabore un langage qui est déjà une institution sociale.

¹Aristote, *Physiques*, I, 1

La philosophie est cette activité de notre intelligence qui recherche les principes les plus élevés, les principes premiers, de tout ce qui existe.

Il faut donc observer ce qui existe, car tout ce qui existe est objet de savoir : Depuis le ver de terre jusqu'aux étoiles, en passant par la mer, les oiseaux, l'homme, la musique, la guerre, la cuisine...

2- Les divisions de la philosophie, qui sont celles de la science, se tirent de la réalité

Toute science porte sur ce qui existe : il n'y a donc pas de connaissance de ce qui n'existe pas. Cela implique qu'avant d'étudier un sujet quelconque, il faut se demander s'il existe, et de quelle manière il existe.

Parmi toutes les choses qui existent, il faut distinguer celles que nous contemplons sans les avoir produites, et celles que nous avons produites. Cette division des choses entraîne la division fondamentale de toutes les sciences : les sciences spéculatives, qui traitent des choses que nous regardons (*du latin speculo* : regarder), et les sciences pratiques, qui traitent des choses qui sont notre œuvre.

Quel est l'intérêt de cette distinction ? Dans les sciences spéculatives, comme les mathématiques ou les sciences de la nature, il va s'agir de résoudre les questions à partir des définitions, tandis que dans les sciences pratiques, on résoudra à partir de la finalité. Ainsi, la finalité sert de principe à la réflexion.

Le désir est-il par nature illimité ? Nous sommes ici dans une question spéculative, il va donc falloir chercher dans l'essence même du désir s'il a cette propriété d'être illimité. Quelle est donc la définition du désir ?

Une loi injuste vaut-elle mieux qu'une absence de loi ? Nous sommes devant une question pratique, parce que les lois sont faites par l'homme, et donc il faudra résoudre cette

question à partir de la finalité de la politique. Quelle est donc la finalité de la politique ?

Les sciences spéculatives et pratiques se divisent à leur tour en fonction des objets qu'elles étudient. Expliquons cela avant de répondre à deux difficultés.

Dans les sciences spéculatives, définir suppose de faire abstraction de la matière sensible, mais pas nécessairement de toute matière : ainsi pour définir un cheval, il faut faire abstraction de la matière de tel cheval singulier, mais il ne faut pas faire comme si un cheval n'était pas fait de chair et d'os. En revanche, pour définir un carré, le mathématicien fait abstraction de toute matière sensible, mais pas du fait que le carré a tout de même des proportions. Enfin, le métaphysicien qui s'efforce de penser Dieu s'efforce de le définir sans faire intervenir aucune matière.

Dans les sciences pratiques, c'est la finalité qui doit servir de point de départ à la réflexion. C'est en effet la finalité qui rend compte de l'ordre que nous mettons dans ce que nous faisons. Ainsi

- ! La technique se comprend par la finalité qui est l'utilité.
- ! L'art se comprend par la satisfaction esthétique qu'il recherche
- ! L'éthique se comprend par le bonheur qu'elle recherche
- ! La politique se comprend par le bien commun qu'elle recherche
- ! La logique se comprend par la vérité que la raison recherche.

Ici on peut soulever deux objections :

L'objection de Descartes :

Toutes les sciences ne sont rien d'autre que l'humaine sagesse, qui demeure toujours une et identique à elle-même, quelque différente que soient les objets auxquels elle s'applique, et

qui ne reçoit pas d'eux plus de diversité que n'en reçoit la lumière du soleil de la variété des choses qu'elle éclaire².

Descartes considère que la science est identique à l'esprit. La connaissance n'est finalement que le déploiement de l'esprit, un peu comme en mathématique. Il suffirait de partir d'une vérité première et d'en déduire toutes les conséquences.

L'objection de Kant

La métaphysique est une connaissance rationnelle spéculative tout à fait à part, qui s'élève entièrement au-dessus des leçons de l'expérience, en ne s'appuyant que sur de simples concepts (...) On a admis jusqu'ici que toutes nos connaissances devaient se régler sur les objets ; mais, dans cette hypothèse, tous nos efforts pour établir à l'égard de ces objets quelque jugement a priori et par concept qui étendît notre connaissance n'ont abouti à rien. Que l'on cherche donc une fois si nous ne serions pas plus heureux dans les problèmes de la métaphysique, en supposant que les objets se règlent sur notre connaissance, ce qui s'accorde déjà mieux avec ce que nous désirons démontrer, à savoir la possibilité d'une connaissance a priori de ces objets qui établisse quelque chose à leur égard, avant même qu'ils nous soient donnés.³

Ces deux objections reposent sur le même principe : Notre intelligence ne doit pas se plier au réel, c'est au contraire à elle à faire naître l'objet qu'elle connaît. Mais le problème est qu'il n'y a alors pas de connaissance, seulement une maîtrise du monde.

3. Notre intelligence vit de trois grandes questions.

A. Qu'est-ce que c'est ?

La première question se formule ainsi : « qu'est-ce que c'est » ? Pour parler d'une chose quelconque, il faut bien avoir une idée de ce qu'elle est. C'est facile lorsque l'on y songe pas, mais c'est bien plus difficile lorsque l'on s'efforce d'avoir une définition un peu rigoureuse.

Saurions-nous par exemple définir les notions du programme ?

- Le sujet

- La conscience

²Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, I

³Kant, Seconde Préface à la *Critique de la Raison pure*

- La perception
- L'inconscient
- Autrui
- Le désir
- L'existence et le temps
- La culture
- Le langage
- L'art
- Le travail et la technique
- La religion
- L'histoire
- La raison
- le réel
- Théorie
- expérience
- La démonstration
- L'interprétation
- Le vivant
- La matière
- l'esprit
- La vérité
- La politique
- La société

- La justice et le droit
- L'État
- La morale
- La liberté
- Le devoir
- Le bonheur

Cela signifie que notre intelligence cherche, au-delà des apparences diverses que peuvent prendre les choses pour nos sens, une dimension plus fondamentale qui n'apparaît qu'à elle. Nous voyons ici une opposition entre le sensible, c'est-à-dire ce que perçoivent nos sens, et l'intelligible, ce que perçoit notre intelligence.

Lorsqu'un enfant voit un arbre, il ne commence pas par voir un arbre « en général ». Il voit ce prunier, dans le jardin, puis ce peuplier au bord de l'eau. Lorsqu'on lui dit que « c'est un arbre », c'est à son intelligence que l'on s'adresse. Celle-ci est en effet toujours à la recherche de ce qui est commun, c'est-à-dire ici universel. Les mots ne sont pas juste des étiquettes posées sur les choses, ils sont le signe des concepts que nous nous faisons des réalités qui nous entourent.

Cette question « qu'est-ce que c'est ? » est une question très spontanée à notre intelligence. Les premiers philosophes ne se sont pas d'abord demandé « qu'est-ce que la liberté ? », mais « qu'est-ce que ce monde dans lequel nous vivons ? ». C'est pourquoi on les appelle des « physiciens » : ils ont commencé par s'interroger sur la nature (*physis*), parce qu'elle est la première réalité qu'ils ont rencontrée.

Nous répondons à cette question par une définition.

Si l'on nous demande à propos d'un médecin « qu'est-ce que c'est ? », nous dirons que c'est un homme qui possède et exerce l'art de soigner.

Ce sont en particulier les mathématiques qui nous ont appris à raisonner à partir des définitions, parce que

Les définitions mathématiques sont très simples, au sens non pas où elles seraient faciles, mais au sens où les êtres mathématiques (les figures et les nombres) ne sont pas composés de principes divers. Elles permettent donc de se familiariser avec l'argument le plus nécessaire.

C'est parce que le mathématicien ne s'occupe que de définitions que sa science est très certaine. Ayant défini un carré, il en déduit les propriétés sans risque d'erreur.

De la même façon, celui qui s'appuie sur une définition peut argumenter avec la certitude qui est celle de la définition.

Les termes mathématiques sont très univoques, et ne posent donc pas de problèmes d'interprétation.

Enfin, les êtres mathématiques sont neutres, et les vérités mathématiques ne présentent pas d'enjeux affectifs ou politiques.

La définition dit la cause formelle, que l'on retrouvera à propos des causes.

Cependant les réalités du monde ne sont pas des réalités mathématiques, surtout quand il s'agit de réalités humaines. Il faut donc changer de méthode. En effet, les êtres mathématiques sont des êtres abstraits, dont en outre la définition dit tout ce qu'ils sont. Les êtres naturels sont des êtres concrets, dont la définition ne dit pas tout ce qu'ils sont et ne suffit donc pas à en connaître toutes les propriétés.

B. Quelle est la différence ?

On philosophe à chaque fois que l'on cherche à sortir d'une certaine confusion que véhicule tout langage. Nous utilisons des mots qui ont des sens multiples, tandis que la réalité elle-même est également très diverse.

Ainsi beaucoup de confusion règne dans les esprits lorsque nous utilisons des mots qui sont trop « vagues ». Qu'est-ce qui différencie l'homme et l'animal ? L'intelligence de mon chien est-elle de même nature que celle d'Einstein ? le légal est-il le juste ? On voit bien comment, aujourd'hui, sont remises en cause des différences comme la différence sexuelle.

La confusion de nos idées permet de tout justifier au moyen d'une idée vague.

| *Une idée vague de liberté, par exemple, du type « je fais
ce que je veux de ma vie ! »*

Si l'on y réfléchit, nous avons surtout des idées vagues et confuses. Il suffit pour s'en convaincre de chercher à *définir* (non pas simplement énoncer une généralité) des notions communes comme celle de bonheur, de justice, de désir ou encore d'amitié.

Le contraire de la confusion est la distinction. Il faudrait pouvoir distinguer le bonheur du plaisir, ou de la satisfaction, par exemple. On peut s'entraîner avec quelques notions simples, pour les distinguer :

Désir et besoin ; force et violence ; religion et secte ; égalité et justice ; obligation et contrainte ;

C. Pourquoi ?

La troisième question : « **pourquoi ?** ». Autrement dit « quelle est la cause ? » A cette question nous n'aimons pas des réponses comme « parce c'est

comme cela », dans la mesure où nous percevons que cela pourrait être autrement.

Dans la vie courante, la question « pourquoi » reçoit une réponse qui peut être fondée sur plusieurs types d'argument :

- ! L'argument affectif, qui revient à dire : « si tu n'accepte pas ce que je te dis, alors je serai peiné, choqué, ou indigné. » L'indignation est la posture assez fréquente de nos jours.
- ! L'argument d'autorité, qui peut être religieux ou non. « Les hommes sont tous égaux, puisque c'est inscrit dans la déclaration des droits de l'homme. »
- ! L'argument rationnel, qui consiste à apporter une preuve plus ou moins déterminante. On peut notamment :

- Apporter une preuve scientifique, fondée sur la définition de ce dont on parle

Ainsi lorsque nous faisons des mathématiques, l'affirmation que « $2+2=4$ » nous est seulement montrée, et nous ne croyons pas qu'il puisse en être autrement. C'est pour cela que nous ne posons pas la question « pourquoi ? Cette vérité nous paraît « nécessaire » : il ne peut pas ne pas en être ainsi. Nous posons la question « pourquoi » devant des affirmations que nous apparaissent « non nécessaires », c'est-à-dire contingentes, ou dont la nécessité de nous apparaît pas.

- Apporter une preuve que la contradictoire d'une thèse est fausse ;
 - Il s'agit de montrer que la thèse proposée conduit à une conclusion absurde.
- Apporter un signe plus ou moins certain que la thèse est vraisemblable.

La question « pourquoi » renvoie à la recherche de la cause⁴, plus précisément à la cause qui permet de comprendre toutes les autres. Suivons un moment Aristote dans ses *Physiques*.

Personne ne croit savoir une chose avant d'avoir saisi le pourquoi de cette chose (c'est-à-dire saisi sa cause première) (...)

Ainsi *savoir* c'est avoir saisi le « pourquoi ». Mais le philosophe ne se contente pas d'une cause : ce qu'il veut c'est connaître l'ensemble des causes et notamment celle qui est première et qui donc explique toutes les autres. C'est cela la « sagesse » que les grecs appellent *sophia* et que le *philo-sophe* désire et recherche. Ce que va montrer ensuite Aristote, c'est que le mot renvoie à des réalités diverses.

En un sens, on appelle cause ce dont une chose est faite et qui y demeure immanent : ainsi l'airain est cause de la statue, l'argent de la tasse et les choses plus générales que l'airain et l'argent sont causes aussi de la statue et de la tasse.

Aristote parle ici de la matière, qui est bien cause au sens où un objet dépend bien, dans son être et son devenir, de la matière dont il est fait.

| *C'est parce qu'une planche est en bois qu'elle flotte.*

En un second sens, on appelle cause la forme et le modèle, je veux dire la définition de la quiddité et aussi les choses plus générales qu'elle : ainsi le rapport de deux à un est la cause de l'octave et encore, d'une manière générale, le nombre et tout ce qui fait partie de la définition du rapport de deux à un.

Aristote parle ici de la cause formelle : « la forme et le modèle ». Une même matière, disposée selon une forme différente, va être des choses diverses.

Avec des pierres (matière), je peux construire un hôpital ou une école, ou encore une prison. C'est bien la forme que l'on donne à cette matière qui va en faire telle ou telle chose, qui va donc lui donner ce qui est ici appelé sa « quiddité ». Plus généralement donc, la quiddité d'une chose (c'est-à-dire son essence, ce qu'elle est) est une cause de l'être et du devenir de cette chose.

⁴On définira la cause ainsi : « ce dont dépend une chose dans son être et dans son devenir ».

A la question « pourquoi un carré a-t-il telle propriété ? » (des diagonales égales) le mathématicien répond : « en raison de la définition d'un carré, c'est-à-dire de ce qu'il est, je peux déduire qu'il a nécessairement cette propriété ».

La cause formelle est donc dite par la définition, et c'est pour cela qu'elle est une cause très nécessaire que recherche toute science. En effet, lorsqu'on peut démontrer qu'une propriété appartient à un être en raison de ce qu'il est essentiellement, alors cette démonstration est très certaine.

Aristote prend un exemple musical. L'octave a comme cause le rapport de deux à un. A partir de là, on peut découvrir tout un ensemble d'accord à partir de la seule analyse de cette proportion.

On comprend bien que la difficulté sera de se mettre d'accord sur ces définitions :

Si par définition un médecin est celui qui possède et exerce l'art de guérir, alors il est manifeste, en vertu de cette définition, que le médecin ne saurait avoir le droit moral de tuer.

Si par définition la politique est l'art de gouverner des êtres libres, alors par définition un régime totalitaire n'est pas un régime politique.

En un autre sens encore, on appelle cause ce dont vient le premier commencement du changement ou de la mise au repos : ainsi l'auteur d'une décision est cause, de même le père est cause de l'enfant et, d'une manière générale, l'efficient est cause de ce qui est fait et ce qui fait changer de ce qui change.

La troisième cause décrite ici est la cause *agente*, dite aussi *efficiente*. Elle est la cause de l'apparition d'un être ou de sa transformation. Les exemples que prend Aristote sont intéressants : l'auteur d'une décision est cause de cette décision. C'est toutefois un agent libre. C'est pourquoi c'est une cause qui n'est pas aussi nécessaire que les autres causes naturelles.

Le père est cause de l'enfant, mais ici au sens où c'est la cause qui l'engendre.

Ce qui est commun entre ces deux exemples, c'est qu'il s'agit toujours de ce qu'Aristote appelle la nature, qu'il définit comme « principe de mouvement et de repos ». Ainsi nous disons que, *par nature*, le loup chasse l'agneau. Le loup n'a pas la liberté de délibérer pour se poser la question de savoir si, d'un point de vue moral, cela est convenable. De la même façon, la volonté humaine veut, par nature, ce que la raison lui présente comme quelque chose de bon, c'est-à-dire comme susceptible de rendre l'homme meilleur.

En un dernier sens, on appelle cause la fin, je veux dire la chose qu'on a en vue : ainsi la santé est la cause de la promenade. En effet, pourquoi la promenade ? C'est, disons-nous, afin d'avoir la santé et, en parlant de cette manière, nous croyons avoir indiqué la cause⁵.

Cette cause est appelée « cause finale », elle est à la fois celle qui éclaire le plus notre intelligence et celle que la science moderne tend à laisser de côté.

Lorsque nous voyons un animal courir après un autre, nous cherchons d'abord sa finalité : veut-il le manger ? Nous préférons dire qu'un oiseau a des ailes parce cela lui permet de voler, plutôt que de nous contenter de dire que c'est à cause de l'évolution.

Savoir véritablement, c'est posséder la cause. Plus une cause est nécessaire, plus la science sera certaine et nécessaire. Aussi chaque science ne cherche-t-elle pas nécessairement les mêmes causes que les autres sciences, parce qu'elle cherche les causes qui lui feront mieux connaître les réalités qu'elle étudie.

La science mathématique démontre à partir de la cause formelle, c'est-à-dire à partir de la seule définition de son objet. C'est leur objet est purement quantitatif, sans matière sensible ni finalité. Il ne peut être appréhendé que par sa pure définition, ce qui en fait une science parfaitement exacte. Par exemple on peut démontrer, à partir de la définition d'un cercle, qu'un cercle de rayon égal à zéro est un point.

Les sciences humaines utilisent les quatre causes :

⁵Aristote, *Physique*, II

La cause finale : parce que la finalité de la société est de bien vivre ensemble, il est nécessaire qu'il y ait une autorité politique.

La cause formelle : parce que l'homme est un animal doué de langage, il crée des communautés.

La cause matérielle : parce que les hommes sont faits de chair et d'os, l'Etat doit assurer à tous l'accès à ce qui est nécessaire pour vivre.

La cause efficiente : parce que la volonté humaine recherche ce qui est bon, les situations d'injustice conduisent à la révolte. C'est la volonté humaine qui est ici cause efficiente.

Cela implique que la réponse à la question pourquoi ne doit pas être envisagée de la même manière

- ! Selon la ou les causes que l'on possède ou que l'on est capable de montrer.
 - Ainsi par exemple, les questions morales ou politiques doivent le plus souvent chercher leurs réponses en s'appuyant sur la *cause finale*. C'est en sachant quelle est la finalité de nos actes que nous savons que faire.

S'il est vrai que la finalité du politique est la poursuite du bien commun, c'est à la lumière de cette cause finale qu'il doit réfléchir. De même, si le bonheur est la finalité des actions humaines, il nous faut réfléchir à partir de ce qu'est le bonheur.

- ! Selon la nécessité de cette cause
 - On appelle une « cause nécessaire » une cause qui, une fois présente, cause nécessairement son effet : le feu, une fois présent, brûle nécessairement.
 - Au contraire, une cause est dite « contingente » lorsque, une fois présente, elle ne cause pas nécessairement son effet. Cette absence de nécessité peut avoir deux raisons
 - La matière : marcher trois kilomètres cause de la fatigue, mais cela dépend de notre condition physique. Parce que nous avons un corps matériel, la fatigue nous affecte plus ou moins
 - La liberté : Donner un ordre à quelqu'un ne suffit pas pour qu'il agisse, parce qu'il est libre.
 - On ne doit donc pas exiger en toute matière la même certitude, et c'est là toute la difficulté. On pourra comparer ici les deux approches opposées d'Aristote et de Descartes :

Pour Aristote, la certitude dépend de la cause que nous sommes capables d'apercevoir. Or toute connaissance d'une cause est scientifique, puisque la

science est une connaissance certaine par la cause, mais toute cause n'est pas nécessaire, et donc ne permet pas une exactitude mathématique.

Ainsi la politique a pour objet le beau et le juste, tandis que les mathématiques ont pour objet les nombres et les figures. L'Éthique a pour objet le bonheur (les biens de la vie), et l'on voit bien que les causes sur lesquelles on va s'appuyer sont diverses. La cause par laquelle une chose est juste ou belle, ou la cause par laquelle un homme devient heureux ou malheureux n'est pas aussi nécessaire que la cause par laquelle une figure est un carré. Le propre de l'homme cultivé, écrit ici Aristote, est de ne pas chercher en une matière plus de certitude qu'il n'est possible, comme on vient de le voir plus haut.

"Nous aurons suffisamment rempli notre tâche si nous donnons les éclaircissements que comporte la nature du sujet que nous traitons. C'est qu'en effet on ne doit pas chercher la même rigueur dans toutes les discussions indifféremment, pas plus qu'on ne l'exige dans les productions de l'art. Les choses belles et les choses justes qui sont l'objet de la Politique, donnent lieu à de telles divergences et à de telles incertitudes qu'on a pu croire qu'elles existaient seulement par convention et non par nature. Une pareille incertitude se présente aussi dans le cas des biens de la vie, en raison des dommages qui en découlent souvent: on a vu, en effet, des gens périr par leur richesse, et d'autres périr par leur courage. On doit donc se contenter, en traitant de pareils sujets et partant de pareils principes, de montrer la vérité d'une façon grossière et approchée; et quand on parle de choses simplement constantes et qu'on part de principes également constants, on ne peut aboutir qu'à des conclusions de même caractère. C'est dans le même esprit, dès lors, que devront être accueillies les diverses vues que nous émettons: car il est d'un homme cultivé de ne chercher la rigueur pour chaque genre de choses que dans la mesure où la nature du sujet l'admet: il est évidemment à peu près aussi déraisonnable d'accepter d'un mathématicien des raisonnements probables que d'exiger d'un rhéteur des démonstrations proprement dites".⁶

⁶ARISTOTE, Éthique à Nicomaque, 1 094b 11-1 095a11, trad. Tricot.